

JOURNAL DE LA HAYE.

BUREAU DE LA RÉDACTION
à La Haye, Loge N° 100
derrière le *Deutscher Hof*, N° 100
BUREAU DE L'ABONNEMENT ET DES
ANNONCES
Chez M. Van Weelden, Écrivain
Suis, à La Haye.
Les lettres et paquets doivent être
envoyés à la direction franco de ports.

DE L'ABONNEMENT.
La Haye. Provinciales.
pour six mois. . . . 26 fl. 30 fl.
pour un an. . . . 44 fl. 48 fl.
pour deux ans. . . . 77 fl. 84 fl.
Frais des insertions.
Les annonces & lignes fr. 1.50 timbre
en plus et 10 cts. par ligne en sus.

LA HAYE, 8 Juillet.

Affaires d'Angleterre.

Le ministère anglais est constitué, et la ligue contre les droits des céréales est dissoute; ce dernier résultat est la conséquence du premier. Le nouveau ministère obtient à son origine une sorte de triomphe populaire qui lui tiendra lieu de la force qui lui manquera dans le parlement. La dissolution de la ligue est une grande marque de confiance, non-seulement envers les personnes qui composent le nouveau cabinet, mais encore pour l'avenir. C'est le résultat après la paix.

Le principal passage du discours prononcé par M. Cobden à la dernière assemblée de la ligue, qui peut faire apprécier la portée de cet événement. La ligue dissoute de fait n'en restera pas moins organisée moralement, et il suffirait d'un signe de ses chefs pour la rétablir. La continuité de son existence n'aurait été un embarras pour l'administration qui vient de se former; car une puissance aussi formidable ne peut subsister qu'à la condition d'agir, et toute démonstration autre que celle conseillée par M. Cobden eût été un signe de défiance.

Il est difficile de dire en ce moment quelle marche prendra lord John Russell. Les usages parlementaires de l'Angleterre lui permettent d'asseoir sa position avant d'entrer dans une action politique.

La ligue anglaise, qui s'était formée pour renverser la loi abusive des céréales, et pour faire triompher la politique du libre échange, a tenu sa dernière séance le 2 juillet, à midi, à Manchester, dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, sous la présidence de M. George Wilson.

Le meeting se composait de cinq cents personnes parmi lesquelles se trouvaient les conseillers généraux et les autres membres du conseil de la ligue, des députés des communes, plusieurs députés des États-Unis et l'honorable M. Duffour-Dubouché, maire de Bordeaux et président de l'association bordelaise pour la liberté des échanges.

Cette formidable agitation pacifique s'est ajournée indéfiniment, et il est peu probable que les ligues aient désormais besoin de recommencer la lutte. La ligue aura doté son pays et le monde entier d'une réforme inespérée, et dont les heureuses conséquences sont incalculables. Tout ce que l'on peut dire, c'est que George Wilson et Richard Cobden, tête et âme de la ligue, auront, ainsi que leurs amis, une brillante page dans l'histoire de la civilisation.

La ligue s'était formée en 1838; elle se sépare après huit ans de travaux et le lendemain de la victoire. Voici les diverses résolutions adoptées par l'assemblée, après un discours d'adieu de M. Cobden.

- 1° Un acte du parlement ayant aboli la loi des céréales à partir de février 1839, les opérations de l'anti-corn-law-league sont suspendues. Le conseil exécutif de Manchester est prié de clore les affaires de cette ligue.
 - 2° Après le premier versement, les souscripteurs au fonds de 250,000 livres seront déchargés de toute obligation ultérieure.
 - 3° Dans le cas où le parti protectionniste demanderait le rappel de la dernière loi, les membres du conseil exécutif sont invités à convoquer la ligue.
- On a demandé de toutes parts des salves d'applaudissements pour les membres du conseil, et surtout pour MM. Cobden et Wilson. M. Cobden s'est levé et a dit:
- « Je crois que nous n'avons pas besoin d'applaudissements, car jamais

je n'ai vu une séance plus monotone et plus fade que celle-ci. J'en ai déjà fait la remarque à mes amis. Les discours ont manqué de vivacité et d'énergie. (Rires.) Il devait en être ainsi, car nous célébrons aujourd'hui les obsèques de la ligue. Nous avons commencé solennellement et nous finirons de même. Le monde apprendra que des hommes sérieux ont entrepris cette tâche et l'ont achevée. Si vous voulez des applaudissements, il faut essayer des applaudissements lugubres. Je me mettrai à la tête du convoi.

Indépendamment du meeting de ligues dont nous venons de parler, les plus riches habitants de Manchester et de Liverpool se sont réunis, il y a trois jours, à l'hôtel de ville de la première de ces deux cités, sous la présidence du maire, afin d'ouvrir une souscription qui permettrait d'offrir à M. Richard Cobden un témoignage de gratitude. Une motion formulée dans ce sens par M. Brown, de Liverpool, a été adoptée par acclamation, et la liste de souscription a été immédiatement couverte de nombreuses signatures: une seule maison, celle de MM. J. et N. Philipps et C^e, s'est inscrite pour 1,000 livres sterling (12,000 fl.) et un particulier, M. Brook, pour 500 livres (6,000 fl.) On croit que la souscription totale atteindra le chiffre de 100,000 livres sterling (1,200,000 fl.) M. Cobden est un manufacturier aisé plutôt qu'opulent, et l'on assure que son défaut de fortune est une des principales causes qui l'ont empêché d'accepter un siège dans le cabinet Russell.

Le Times publie aujourd'hui le relevé des recettes de l'échiquier pendant le trimestre clos le 5 juillet. Il résulte de cet état que les revenus ont produit une somme de 13,198,733 liv. st.; ce résultat constate une augmentation de 575,599 liv. st. comparativement au trimestre correspondant de l'année dernière.

Aujourd'hui mercredi les électeurs de Londres s'assemblent pour élire un nouveau membre au parlement, ou pour voter à la réélection de lord John Russell, devenu premier ministre du cabinet.

On dit que le duc de Norfolk a accepté les fonctions de grand-écuyer et lord Spencer, celles de grand-chambellan de la reine. Le conseil du nouveau cabinet qui a duré deux heures.

Les nouvelles reçues des Indes-Occidentales anglaises parlent d'un heureux changement de température dans la plupart des îles, mais qui, arrivé trop tard, ne pourra réparer le tort occasionné par une longue sécheresse. A Barbade il est surtout tombé de fortes pluies, qui auraient encore à la fin de mai.

A l'île de la Trinité on estime la quantité de sucre provenant de la récolte prochaine à 22,000 barriques pour l'Angleterre, à 22,000 barriques; ce qui présente un déficit de 1,200 bar. sur le produit de l'année dernière, et 2,000 bar. en moins sur les espérances que la récolte avait d'abord fait concevoir. On croit que l'année prochaine la récolte sera médiocre et n'atteindra guère que 17,000 bar. par suite de diverses circonstances défavorables, et surtout d'incendies qui ont eu lieu sur plusieurs points. Dans le district de Naparima, un vaste incendie a éclaté le 16 mai; il a détruit six plantations et s'est propagé jusqu'aux faubourgs de San Fernando; un changement dans la direction du vent a préservé la ville. Le lendemain, un autre incendie a éclaté à Cedros et détruit entièrement quatre plantations. A Demerary, on ne s'attend pas à de grands résultats, et la récolte du sucre est estimée de dix à quinze ou vingt mille barriques, ce qui serait à peu près la moitié de la récolte de l'année dernière.

Le Roi, par arrêté du 4 de ce mois, a accordé au consul néerlandais à Salonique, M. L. Carboneri, l'autorisation d'accepter et de porter les insignes de l'ordre de Nischan Iftichar, que lui a conféré S. H. le sultan.

Hier a eu lieu l'ouverture des États-Provinciaux du royaume. Nous avons déjà reçu l'exposé de situation de plusieurs provinces; dès que ceux des autres provinces auront été publiés, nous les ferons connaître, comme l'année dernière, dans une série d'articles statistiques.

Le Journal de Francfort publie la correspondance suivante, qui lui est adressée des bords du Rhin, en date du 4 juillet:

« On ne saurait douter qu'il n'y ait un rapprochement entre la Russie et la France. Nous passons sous silence l'assertion de quelques journaux de Paris qui se perdent dans les détails de cet événement, et qui vont même jusqu'à prétendre que M. le comte de Benckendorff est désigné par la Russie pour préparer ce rapprochement.

M. le comte de Benckendorff, frère de Mme la princesse de Lieven, lequel est sans doute la personne à qui il est fait allusion, est mort l'année dernière, et si la nouvelle principale n'était pas plus certaine que les détails qu'on s'efforce de grouper autour d'elle, il se pourrait bien qu'elle n'eût pas l'ombre de fondement.

Cependant nous la croyons vraie; car si l'on ne peut contester que la France soit absolument nécessaire au concert européen, il faut convenir aussi que les considérations personnelles doivent céder aux considérations politiques qui naissent de la situation de l'Europe.

Au reste, on jugerait trop précipitamment si l'on attribuait ce changement dans les dispositions des deux cours à une politique de cabinet ou peut-être même à des intrigues dirigées contre les deux grandes puissances allemandes. Au contraire, nous pouvons plutôt assurer que la France incline vers des sympathies entièrement conformes à celles que la Prusse manifeste à l'égard du duché de Holstein. Cette dernière puissance ne s'opposera jamais à ce que cette question soit résolue sur le terrain du droit, mais elle ne sera pas non plus disposée à laisser subordonner les intérêts allemands et nationaux du Holstein à une politique qui ne pourrait pas être mise d'accord avec le principe et les tendances de la confédération germanique. Les journaux français sont à la veille de donner une pareille interprétation au voyage du duc de Decazes à Copenhague. Nous pouvons assurer qu'ils s'abusent d'autant plus qu'aucune puissance étrangère n'a le droit de s'immiscer dans les affaires allemandes et qu'au reste les intérêts de Danemarck ne sont menacés d'aucun côté. »

La situation du Portugal qui paraissait s'améliorer, il y a quelques jours, a empiré cette semaine: la tranquillité y est de nouveau compromise d'une manière sérieuse; les affaires y prennent une tournure assez grave, et M. de Palmella pourrait bien s'être fait illusion quand il a cru, à force de concessions, passer tranquillement le temps qui le sépare de la réunion des chambres. D'abord, des que les justes révolutionnaires ont été dissolus, le parti des Cabral a relevé la tête, et a repris un peu d'audace. Maîtres de la cour et en grande partie de l'armée remplie de leurs partisans, ils peuvent engager une lutte sérieuse à chaque instant. Déjà plusieurs tentatives d'insurrections militaires ont eu lieu sur plusieurs points. D'un autre côté, voici que les miguélistes cherchent à soulever le pays. Plusieurs bandes se sont montrées simultanément dans plusieurs provinces, en proclamant roi don Miguel, et en nommant sa sœur Isabelle, régente du royaume. Des troupes ont été envoyées contre ces mouvements révoltés, et il est probable qu'elles réprimeront sans difficulté un mouvement entrepris au nom d'un homme usé et sans influence, même auprès de ses rares partisans.

Surpris ainsi, au moment où il s'occupait de réparer les désordres de toute espèce, résultat de la dernière révolution, il est à craindre que le duc de Palmella ne puisse suffire à la tâche qu'il a entreprise et n'ait pas le temps d'achever son œuvre.

Le grand-conseil de Genève a terminé ses débats sur les instructions à donner aux députés qu'il envoie à la diète. La proposition de déclarer l'affaire des jésuites question fédérale, a été repoussée dans les mêmes proportions que l'année dernière. Quant à ce qui concerne l'alliance particulière des sept cantons

FEUILLETON DU JOURNAL DE LA HAYE. 9 JUILLET 1846.

LES FEMMES DU CAIRE

SCÈNES DE LA VIE ÉGYPTIENNE. (1)

Les Esclaves.

I. — UN LEVER DE SOLEIL.

Que notre vie est quelque chose d'étrange! Chaque matin, dans ce demi-sommeil où la raison triomphe peu à peu des folles images du rêve, je sens qu'il est naturel, logique et conforme à mon origine parisienne de m'éveiller aux clartés d'un ciel gris, au bruit des roues b'oyant les pavés, dans quelque chambre d'un aspect triste, garnie de meubles anguleux, où l'imagination se heurte aux vitres comme un insecte emprisonné, — et c'est avec un étonnement toujours plus vif que je me retrouve à mille lieues de ma patrie, et que j'ouvre mes sens peu à peu aux vagues impressions d'un monde qui est la parfaite antithèse du nôtre. La voix du Turc qui chante son refrain, la clochette et le trot lourd du chameau qui passe, et quelquefois un hurlement bizarre, les bruissements et les sifflements indistincts, tout font vivre l'air, le bois et la muraille, l'aube hâtive dessinant au plafond les folles découpures des fenêtres, une briso matinale chargée de senteurs pénétrantes, qui soulève le rideau de ma porte et me fait apercevoir au-dessus des murs de la cour les têtes flottantes des palmiers; tout cela me surprend, me ravit... ou m'attriste, selon les jours, car je ne veux pas dire qu'un éternel mélancolie fasse une vie toujours joyeuse. — Le soleil noir de la mélancolie, qui verse des rayons obscurs sur le front de l'ange rêveur d'Albert Durer, se lève aussi parfois aux plaines lumineuses du Nil, comme sur les bords du Rhin, dans un froid paysage d'Allemagne. J'avouerai même qu'à défaut de brouillard, la poussière est un triste voile aux clartés d'un jour d'Orient.

Je monte quelquefois sur la terrasse de la maison que j'habite dans le quartier cophte pour voir les premiers rayons qui embrasent au loin la plaine

Voir le Journal de La Haye du 2 juin.

d'Héliopolis et les versants du Mokattam, où s'étend la Ville des Morts, entre le Caire et Matarée. C'est d'ordinaire un beau spectacle, quand l'aube colore peu à peu les coupes et les arceaux grêles des tombeaux consacrés aux trois dynasties de califes, de soudans et de sultans qui depuis l'an 1000 ont gouverné l'Égypte. L'un des obélisques de l'ancien temple du soleil est resté seul debout dans cette plaine comme une sentinelle oubliée, il se dresse au milieu d'un bouquet touffu de palmiers et de sycomores, et reçoit toujours le premier regard du dieu que l'on adorait jadis à ses pieds.

L'aurore, en Égypte, n'a pas ces belles teintes vermeilles qu'on admire dans les Cyclades ou sur les côtes de Candie. Le soleil éclate tout-à-coup au bord du ciel, précédé seulement d'une vague leur blanche; quelquefois il semble avoir peine à soulever les longs plis d'un linceul grisâtre, et nous apparaît pâle et privé de rayons, comme l'Osiris souterrain, son empreinte décolorée triste encore le ciel aride, qui ressemble alors à s'y méprendre au ciel couvert de notre Europe, mais qui, loin d'amener la pluie, absorbe toute humidité. Cette poudre épaisse qui charge l'horizon ne se découpe jamais en frais nuages comme nos brouillards; à peine le soleil, au plus haut point de sa force, parvient-il à percer l'atmosphère cendreuse sous la forme d'un disque rouge, qu'on croirait sorti des forges libyques du dieu Phta. On comprend alors cette mélancolie profonde de la vieille Égypte, cette préoccupation fréquente de la souffrance et des tombeaux que les monuments nous transmettent. C'est Typhon qui triomphe pour un temps des divinités bienfaisantes; il irrite les yeux, dessèche les poumons, et jette des nuées d'insectes sur les champs et sur les vergers.

Je les ai vus passer comme des messagers de mort et de famine, l'atmosphère en était chargée, et regardant au-dessus de ma tête, faute de point de comparaison, je les prenais d'abord pour des nuées d'oiseaux. — Abdallah, qui était monté en même temps que moi sur la terrasse, fit un cercle dans l'air avec le long tuyau de son chibouk, et il en tomba deux ou trois sur le plancher. Il secoua la tête en regardant ces énormes cigales vertes et roses, et me dit: — Vous n'en avez jamais mangé?

Je ne pus m'empêcher de faire un geste d'éloignement pour une telle nourriture, et cependant, en leur ôtant les ailes et les pattes, elles doivent ressembler beaucoup aux crevettes de l'Océan.

— C'est une grande ressource dans le désert, me dit Abdallah; on les fume, on les sale, et elles ont, à peu de chose près, le goût du hareng saur; avec de la pâte de dourah, cela forme un mets excellent.

— Mais à ce propos, dis-je, ne serait-il pas possible de me faire ici un peu

de cuisine égyptienne? Je trouve ennuyeux d'aller deux fois par jour prendre mes repas à l'hôtel.

— Vous avez raison, dit Abdallah; il faudra prendre à votre service un cuisinier.

— Eh bien! est-ce que le barbare ne sait rien faire?

— Oh! rien. Il est ici pour ouvrir la porte et tenir propres la maison; voilà tout.

— Et vous-même, ne seriez-vous pas capable de mettre au feu un morceau de viande, de préparer quelque chose enfin?

— C'est de moi que vous parlez? s'écria Abdallah d'un ton profondément blessé; non, monsieur, je ne sais rien de semblable.

— C'est fâcheux, repris-je en ayant l'air de continuer une plaisanterie; nous aurions pu en outre déjeuner avec des sauterelles ce matin; mais, sérieusement, je voudrais prendre mes repas ici. Il y a des bouchers dans la ville, des marchands de fruits et de poisson... Je ne vois pas que ma prétention soit si extraordinaire.

— Rien n'est plus simple en effet: prenez un cuisinier. Seulement, un cuisinier européen vous coûtera un talari par jour. Encore les beys, les pachas et les hôteliers eux-mêmes ont-ils de la peine à s'en procurer.

— J'en veux un qui soit de ce pays-ci, et qui me prépare les mets que tout le monde mange.

— Fort bien, nous pourrions trouver cela chez M. Jean. C'est un de vos compatriotes qui tient un cabaret dans le quartier cophte; et chez lequel se réunissent les gens sans place.

II. — M. JEAN.

M. Jean est un débris glorieux de notre armée d'Égypte. Il a été l'un des trente-trois Français qui prirent du service dans les Mamelouks après la retraite de l'expédition. Pendant quelques années, il a eu comme les autres un palais, des femmes, des chevaux, des esclaves; à l'époque de la destruction de cette puissante milice, il fut épargné comme Français; mais, rentré dans la vie civile, ses richesses se fondirent en peu de temps, la source ne pouvait s'en renouveler. Il imagina de vendre publiquement du vin, chose alors nouvelle en Égypte, où les chrétiens et les Juifs ne s'en servaient que d'eau-de-vie, d'arak et d'une certaine bière forte nommée bouza. Depuis lors, les vins de Malte, de Syrie et de l'Archipel firent concurrence aux spiritueux, et les musulmans du Caire ne parurent pas s'offenser de cette innovation.

libériques, la députation de Genève ne se prononcera pas, et se réserve sur cette nouvelle question le protocole ouvert.

Dans tous les débats, qui ont été assez animés, le parti conservateur l'a emporté; le système politique qui a prévalu, est celui d'une sorte de neutralité au milieu de l'anarchie qui est sur le point de diviser les cantons suisses.

La chambre belge a continué, avant hier, la discussion de la convention avec la France. Après M. Verwilghen, qui s'est prononcé contre le projet, M. Lebeau a pris la parole et, traitant la question douanière, il a expliqué tout ce qui s'est passé sous son ministère, relativement à cette question.

Il a conclu en disant que l'union douanière est actuellement impossible, qu'elle ne peut être que la suite de l'établissement de la liberté commerciale. M. de Theux a pris la parole et la discussion générale a été close après quelques explications fournies par M. Dechamps sur les types qui ont été adoptés pour les tissus de lin.

M. Dumortier a déposé un amendement, formant article 2, auquel le gouvernement s'est rallié parce qu'il est explicatif de l'esprit du traité; cet amendement porte que la disposition des arrêtés royaux de 1843 et 1844 que le traité n'abroge pas, auront force de loi.

La proposition de M. Dumortier a été adoptée.

L'ensemble du projet avec ce seul amendement a été adopté par 35 voix contre 22.

On se rappelle le bruit qu'ont fait récemment deux prétendues notes remises au divan par l'internonce d'Autriche, et desquelles on prétendait induire que l'Autriche abandonnait la politique de la France dans la question du Liban. Ces deux notes découvertes par le *Morning Chronicle*, ont passé de cette feuille dans la plupart des journaux français et étrangers.

La *Gazette d'Augsbourg* se dit autorisée à déclarer que ces notes sont une pure invention, et que l'Autriche n'a rien fait remettre de semblable au divan.

Aujourd'hui les journaux de Paris publient la composition du nouveau cabinet anglais. La *Presse* remarque qu'il repose sur une base assez étroite pour que ses adversaires puissent se flatter de la renverser facilement.

Le *Journal des Débats*, au contraire, estime que l'entrée de lord Grey au nouveau ministère lui donne une solidité parfaite et lui assure des chances de durée. — Le même journal se moque de la gauche constitutionnelle, qui paraît, dit-il, avoir honte de sa dernière circulaire électorale, puisqu'elle ne la publie pas dans ses journaux. Il remarque que l'opposition elle-même n'est point satisfaite du caractère tout négatif de cette circulaire, et il rapporte avec justice les commentaires de divers journaux.

Les spéculateurs français ont eu, pendant la dernière semaine, les yeux constamment tournés vers l'Angleterre, et vers la bourse de Londres. La situation difficile du cabinet de sir Robert Peel et la probabilité de sa prochaine retraite, avaient donné lieu précédemment à des ventes considérables sur toutes les valeurs de la bourse de Paris, et les chemins de fer s'étaient ressentis particulièrement de ces ventes. Les esprits, il est évident que le cabinet anglais ne pouvait pas être changé, sans qu'il en résultât une crise monétaire en France aussi bien qu'en Angleterre. Cependant la réalité a donné un démenti formel à toutes les prévisions. C'est samedi dernier qu'on a connu à Paris, le rejet du *caution-bill*, qui devait rendre une crise ministérielle indispensable, et dès ce jour-là une fermeté générale s'est fait remarquer à la Bourse. C'est que la situation avait été escomptée plus de 15 jours à l'avance. Des décroissements considérables s'étaient formés sur toutes les principales lignes, dans la prévision du fait qui se réalisait. Or, comme on était arrivé presque à la veille de la liquidation, les vendeurs ne pouvaient pas garder leur position, et une partie d'entre eux devaient chercher à réaliser leurs bénéfices. En outre, le cours du chemin de fer du Nord était tombé à près de 700, et le bon marché de ce prix qui contrastait avec les bonnes recettes de l'exploitation de la ligne nouvellement ouverte, avait engagé beaucoup de capitalistes, petits et grands, à entrer dans cette valeur, qui à ce prix devait être regardée comme un placement avantageux.

Ainsi, en supposant même que la question ministérielle eût présenté de grandes difficultés en Angleterre, il est probable que le mouvement de baisse aurait été arrêté; mais les évé-

nements ont pris au contraire tout à coup la tournure la plus favorable. On a vu le ministre en expectative venant soutenir devant la chambre des communes le ministre qu'il allait être appelé à remplacer, et le ministre démissionnaire annonçant solennellement son intention d'appuyer la nouvelle administration qui allait se former. Cette union entre sir Robert Peel et lord John Russell a complètement rassuré les esprits à Paris comme à Londres. Ce bon exemple donné par les deux ministres sortant et rentrant, réunis aux bonnes nouvelles de l'extérieur, notamment l'heureuse issue de l'affaire de l'Oregon, expliquent suffisamment la hausse des fonds anglais. Les consolidés anglais ont monté en quelques jours de 3/4 p. c. Les fonds français ont éprouvé un mouvement analogue. (Corresp.)

Nouvelles d'Amérique.

Il est arrivé des nouvelles de New-York du 16 juin. Dans la chambre des représentants le bill du tarif a été voté à la majorité de 115 voix contre 71.

On croit que le traité conclu avec l'Angleterre, relatif à l'Oregon, doit être déjà ratifié.

Le sénateur Allen a donné sa démission de président du comité des affaires étrangères, ses efforts pour engager les Etats-Unis dans une guerre avec l'Angleterre n'ayant pas eu le succès qu'il espérait, et le peuple américain ayant en quelque sorte condamné son système politique. On prévoyait la retraite de plusieurs membres du cabinet.

Le steamer *Tay*, arrivé samedi soir à Southampton, a apporté des nouvelles du Mexique et des Indes-Occidentales. Il avait à bord deux millions de dollars pour le compte du commerce, mais n'était porteur d'aucuns fonds pour le dividende de l'emprunt mexicain. Le chargement de ce navire était estimé à trois millions de dollars. Les nouvelles reçues vont de Tampico jusqu'au 26 mai, de Vera-Cruz jusqu'au 2 juin, de la Havane jusqu'au 11, de Honduras jusqu'au 20 mai, et celles des îles des Indes-Occidentales sont du 4 jusqu'au 16 juin.

Les lettres reçues du Mexique portent la date du 31 mai.

Les ports mexicains dans la mer Atlantique étaient bloqués par l'escadre américaine, et l'on s'attendait à chaque instant à recevoir la nouvelle de l'attaque du fort San Juan-d'Ulloa.

Le port de Mazatlan et la ville de Guadalajara se sont déclarés contre le gouvernement, et la république semble être en proie à l'anarchie.

On dit que l'armée d'Arista dans le Nord est en désordre et dans une complète désertion.

Le nouveau congrès qui avait à peine réuni en séance la moitié de ses membres, a choisi le général Bustamante pour président.

Senor Gorostiza n'était plus ministre des finances; il est remplacé par señor Iturbe qui a fait enlever tous les fonds qui se trouvaient dans les différents ports de la république, y compris ceux du dividende anglais.

Durant le blocus le phare du château de San Juan-d'Ulloa, à Vera-Cruz, ne sera pas allumé.

Santa Anna est toujours à la Havane et ne fait aucun mystère du projet qu'il a formé de retourner au Mexique et d'y établir un gouvernement fédéral. Il manifeste une tendance à des idées libérales. Il se propose d'employer les biens ecclésiastiques pour venir en aide au gouvernement; il parle d'abolir les impôts, de diminuer l'armée, d'abaisser le tarif et d'opérer une réforme radicale. Il a un parti puissant dans la république, et peut-être qu'il pourrait un jour reprendre en mains le pouvoir; mais ceux qui le connaissent, peuvent seuls juger s'il est homme à accomplir toutes ses promesses.

Esclavage.

Au commencement de janvier dernier, deux esclaves sont arrivés de la Guadeloupe à la Martinique, à la consignation d'un négociant, M. Marwel, pour être vendus. M. Marwel a trouvé la mission délicate et en a référé au procureur du roi de Saint-Pierre qui a fait mettre provisoirement les deux esclaves à la geôle. On ne sait encore ce qu'on en fera, ni comment les autorités de la Guadeloupe ont pu prêter la main à cet infâme trafic. Les papiers étaient parfaitement en règle et visés par les fonctionnaires; du lieu d'expédition.

Les esclaves dont il est ici question sont deux femmes, la mère et la fille, appartenant à l'habitation Jolie de Sabla, au Matouha

Guadeloupe. Elles font partie d'une famille qui, depuis deux cents ans, se perpétue sur cette habitation.

La pétition suivante nous apprend tout à la fois quel est leur crime et quel est leur sort.

« Saint-Pierre (Martinique), février 1846.

« A Sa Majesté la reine de France.

« Madame,

« Je m'appelle Marie, et en tant que la sainte Vierge ma patronne, j'ai pensé que vous qui êtes puissante dans votre royaume de la terre comme elle dans le Ciel, vous écouteriez la prière d'une pauvre mère esclave que le malheur accable.

« Ce n'est point une femme coupable qui vient implorer sa grâce; c'est une pauvre mère qui n'a commis d'autre crime que d'aimer son enfant et d'avoir imploré la protection des hommes pour n'en être pas séparé.

« Oui, madame, c'est parce que j'ai osé réclamer contre l'embarquement illégal de ma fille, qu'on allait vendre sur une terre étrangère, que j'ai été violemment arrachée à mon pays où j'ai laissé dans la désolation mon mari, mes frères, mes sœurs et mes vieux parents.

« La bonne Vierge Marie écoute sans se lasser la prière des malheureux, vous qui êtes bonne comme elle, qui êtes mère comme elle l'a été, vous écoutez avec la même indulgence la mère esclave qui vient vous prier pour sa fille.

« J'habitais la Guadeloupe, ma patrie. Dans les derniers jours du mois de novembre 1845. Ma maîtresse, après avoir retenu ma fille pendant dix jours dans une espèce de cachot, la fit prendre par le commissaire de police, M. Devaux, et embarquer clandestinement à bord d'une goëlette du roi qui partait de la Basse-Terre (Guadeloupe), pour l'île Saint-Martin.

« A cette affreuse nouvelle, je me rendis avec toute ma famille chez les autorités qui nous promirent de la faire revenir; en effet, trois semaines ne s'étaient pas écoulées qu'elle était de retour à la Basse-Terre. Mais le jour même de son arrivée, deux gendarmes vinrent sur l'habitation où je travaillais, me prirent, me garrottèrent et me menèrent à la geôle pour être déportée de la colonie, sur la demande de M. le directeur de l'intérieur et du procureur-général M. Bernard.

« Le lendemain je fus embarquée avec ma fille et conduite à la Martinique où l'on nous a encore mises en prison. Cependant nous ne sommes pas de mauvais sujets, nous n'avons jamais fait de mal à personne, nous n'avons jamais été accusées d'aucun crime.

« Seule je suis coupable d'avoir osé dénoncer l'embarquement de ma fille que ma maîtresse envoyait à St-Martin pour la faire vendre bien cher aux Espagnols de Porto Rico, comme elle a déjà fait, il y a quelques années, pour une autre de ses esclaves. Ma maîtresse doit plus qu'elle ne possède, son habitation est saisie par ses créanciers, elle ne peut donc en distraire un esclave et le vendre dans la colonie; en vendant ma fille en pays étranger, c'était autant de perdu pour les créanciers et autant de gagné pour elle.

« Vous voyez, madame, que ce n'est que par intérêt qu'on nous a illégalement arrachées de notre pays et séparées de notre famille. C'est pour y retourner et rester au milieu de nos vieux parents que nous tombons à genoux devant votre majesté, pour qu'elle écoute et exauce la prière d'une mère et d'une fille qui attendent en prison et dans les fers votre charitable intervention.

« Je suis avec un profond respect.

Signé, MARIE.

Nouvelles d'Italie.

Rome, 25 juin.

Les six cardinaux que le pape a nommés pour faire partie du conseil d'état sont: les cardinaux Lambroschini, Bernetti, et... Leur mission est de discuter les réformes à introduire dans toutes les branches de l'administration. La première question dont sera saisi le conseil d'état, qui au reste n'est que temporaire, sera d'examiner s'il est préférable de confier de nouveau les deux secrétariats d'état à un seul cardinal.

Le pape a offert aux cardinaux Lambroschini et Bernetti les deux premières places de la nouvelle administration, mais ils ont refusé l'un et l'autre.

Il est toujours question d'une amnistie; des personnes ordinairement bien informées prétendent qu'on s'en occupe activement et qu'elle sera publiée dès qu'on aura reçu des provinces les pièces nécessaires.

Une correspondance de la *Gazette Universelle* d'Augsbourg, mande que le décret d'amnistie, qui avait déjà été envoyé à l'imprimerie, en a été retiré pour y faire quelques changements; on croit positivement qu'il sera publié dans quelques jours.

Le public espérait, mais en vain, d'assister hier à la cérémonie de la prise de possession de la basilique du Latran, ainsi qu'à une autre cérémonie qui se rattache à la première, celle de la grande cavalcade du pape, du haut chargé, de la noblesse romaine et des premiers fonctionnaires de l'état.

M. Jean, administrateur de la situation que j'avais prise de chapper à la vie des hôtels; mais, me dit-il, vous aurez bien de la peine à vous monter une maison. Il faut, au Caire, prendre avant de se retirer, qu'on a de besoins différents. Chacun d'eux met son amour-propre à ne faire qu'une seule chose, et d'ailleurs, ils sont si pressés, qu'on peut douter que ce soit un calcul. Tout détail compliqué les fatigue ou leur échappe, et ils vous abandonnent même, pour la plupart, des qu'ils ont gagné de quoi passer quelques jours sans rien faire.

— Mais comment font les gens du pays?

— Oh! ils les laissent s'en donner à leur aise, et prennent deux ou trois personnes pour chaque emploi. Dans tous les cas, un effendi a toujours avec lui son secrétaire (*qatib*), son trésorier (*khazindar*), son porteur (*schibouji*), le *schikdar* pour porter ses armes, le *seradj-bachi* pour tenir son cheval, le *kahwedji-bachi* pour faire son café partout où il s'arrête, sans compter les *yamaks* pour aider tout ce monde. A l'intérieur, il en faut bien d'autres; car le portier ne consentirait pas à prendre soin des appartements, on lui envoie à faire le café; il faut avoir jusqu'à un porteur d'eau à ses gages. Il est vrai qu'en leur distribuant une piastre ou une piastre et demie, c'est à dire de vingt-cinq à trente centimes par jour, on est regardé par chacun de ces fainéants comme un patron très-magnifique.

— Eh bien! dis-je, tout cela est encore loin des soixante piastres qu'il faut payer journellement dans les hôtels. — Mais c'est un tracas auquel nul Européen ne peut résister. — J'essaierai, cela m'instruira. — Ils vont souvent une nourriture abominable, mais la connaissance avec les mets de pays. — Il faudra tenir un livre de comptes, et discuter les prix de tout. — Cela m'apprendra la langue. — Vous pouvez essayer, du reste; je vous enverrai les plus honnêtes, vous choisirez. — Est-ce qu'ils sont très-voleurs? — *Carotteurs* tout au plus, me dit le vieux soldat, par un ressoyement du langage militaire: voleurs! des Egyptiens! Ils n'ont pas assez de

— On trouve un général ce pauvre peuple d'Egypte est trop méprisé par les Européens. Le Franc du Caire, qui partage aujourd'hui les préjugés de la race turque, en prend aussi les préjugés. Ces gens sont méprisés sans nul doute, et la longue habitude de l'esclavage leur a donné une sorte d'abjection. Ils sont plus rêveurs qu'actifs, et plus indolents qu'industriels; mais je les crois bons et d'un caractère amical à l'égard des Hindous, ce qui peut-être tient aussi à leur non-attachement à la propriété. Nous autres carnassiers, nous

respectons fort le Tartare et le Bédouin, nos pareils, et nous sommes portés à abuser de notre énergie à l'égard des populations moutonnaires.

Après avoir quitté M. Jean, je traversais la place de l'Eschekich, pour me rendre à l'hôtel Domergue. C'est, comme on sait, un vaste champ situé entre l'enceinte de la ville et la première ligne des maisons du quartier cophte et du quartier franc. Il y a là beaucoup de palais et d'hôtels splendides. On distingue surtout la maison où fut assassiné Kléber, et celle où se tenaient les séances de l'institut d'Egypte. Un petit bois de sycomores et de figuiers de Pharaon se rattache au souvenir de Bonaparte, qui les fit planter. A l'époque de l'inondation, toute cette place est couverte d'eau et sillonnée par des canges et des djermes peintes et dorées appartenant aux propriétaires des maisons voisines. Cette transformation annuelle d'une place publique en lac d'agrément n'empêche pas qu'on y trace des jardins et qu'on y creuse des canaux dans les terres ordinaires. Je vis là un grand nombre de *fellahs* qui travaillaient à une tranchée, les hommes piochaient la terre, et les femmes en emportaient de lourdes charges dans des couffes de paille de riz. Parmi ces dernières, il y avait plusieurs jeunes filles, les unes en chemises blanches, et celles de moins de huit ans entièrement nues, comme on les voit du reste dans les villages aux bords du Nil. Des inspecteurs armés de bâtons surveillaient le travail, et frappaient de temps en temps les moins actifs. Le tout était sous la direction d'une sorte de militaire coiffé d'un turban rouge, chaussé de bottes fortes à éperons, traînant un sabre de cavalerie, et tenant à la main un fouet en peau d'hippopotame roulée. Cela s'adressait aux nobles épaules des inspecteurs, comme le bâton de ces derniers à l'opmoplaste des fellahs.

Le surveillant, me voyant arrêté à regarder les pauvres jeunes filles qui pliaient sous les sacs de terre, m'adressa la parole en français. C'était encore un compatriote. Je n'eus pas trop l'idée de m'attendrir sur les coups de bâton distribués aux hommes, assez mollement du reste; l'Afrique a d'autres idées que nous sur ce point. — Mais pourquoi, dis-je, faire travailler ces femmes et ces enfants? — Ils ne sont pas forcés à cela, me dit l'inspecteur français, ce sont leurs pères ou leurs maris qui aiment mieux les faire travailler sous leurs yeux que de les laisser dans la ville. On les paie depuis vingt paras jusqu'à une piastre selon leur force. Une piastre (25 centimes) est généralement le prix de la journée d'un homme.

— Mais pourquoi, y en a-t-il quelques-uns qui sont enchaînés? sont-ce des forçats? — Ce sont des fainéants; ils aiment mieux passer leur temps à dormir ou à écouter des histoires dans les cafés que de se rendre utiles. —

— Comment vivent-ils dans ces cafés? — On vit de si peu de chose ici. Au besoin, ne trouvent-ils pas toujours des fruits ou des légumes à voler dans les champs? Le gouvernement a bien de la peine à faire exécuter les travaux les plus nécessaires; mais, quand il le faut absolument, on fait cerner un quartier ou barrer une rue par des troupes, on arrête tous les gens qui passent, on les attache et on nous les ramène, voilà tout. — Quoi! tout le monde sans exception? — Oh! tout le monde; cependant, une fois arrêtés, chacun s'explique. Les Turcs et les Français se font reconnaître. Parmi les autres, ceux qui ont de l'argent se rachètent de la corvée, plusieurs se recommandent de leurs maîtres ou patrons. Le reste est embrigadé et travaille pendant quelques semaines ou quelques mois, selon l'importance des choses à exécuter.

Que dire sur tout cela? L'Egypte en est encore au moyen-âge. Ces corvées se faisaient autrefois au profit des beys mamelouks. Le pacha est aujourd'hui le seul suzerain; — le massacre des Mamelouks a supprimé le servage; c'est bien quelque chose déjà.

III. — LES KHOWALS.

Après avoir déjeuné à l'hôtel, je suis allé m'asseoir dans le plus beau café du Mousky. J'y ai vu pour la première fois danser des almées en public. Je voudrais bien mettre un peu la chose en scène; mais véritablement la décoration ne comporte ni trophées, ni colonnettes, ni lambris de porcelaine, ni ceufs d'autruche suspendus. Ce n'est qu'à Paris que l'on rencontre des cafés si orientaux. Il faut plutôt imaginer une humble boutique carrée, blanche à la chaux, où pour toute arabesque se répète plusieurs fois l'image peinte d'une pendule posée au milieu d'une prière entre deux cyprès. Le reste de l'ornementation se compose de miroirs également peints, et qui sont censés se renvoyer l'éclat d'un lustre en haut de palmier chargé de flacons d'huile ou nagent des veilles, ce qui est le soir d'un assez bon effet.

Des divans, d'un bois assez dur, qui s'étendent autour de la pièce, sont bordés de cagots en palmiers servant de supports pour les pieds des fumeurs, auxquels on distribue de temps en temps les élégantes petites tasses (*Arak-janes*) dont j'ai déjà parlé. C'est là que le fellah en blouse bleue, le Cophte au turban noir ou le Bédouin au manteau rayé prennent place le long du mur, et voient sans surprise et sans ombrage le Franc s'asseoir à leurs côtés. Pour ce dernier, le *kahwedji* sait bien qu'il faut sucrer la tasse, et la compagnie sourit de cette bizarre préparation. Le fourneau occupe un des

La cour pontificale vient d'adresser aux états confédérés suisses, par l'intermédiaire du Vorort, la notification suivante :

« Pie IX à la confédération helvétique, salut.

« La divine Providence ayant fait tomber sur notre humble personne la charge formidable de régir et gouverner l'Eglise, nous nous empressons de vous adresser par votre illustre confédération helvétique, pour vous montrer quel compte nous faisons de votre loyale et généreuse nation; nous sommes persuadés qu'une telle marque d'estime et de bienveillance ne manquera pas de vous être agréable, et augmentera chez vous le désir de rester de plus en plus les liens de l'amitié qui existe heureusement entre le gouvernement pontifical et votre confédération.

« Les saints devoirs qui commencent à parler à notre cœur à l'égard de notre affectionné troupeau, ne nous permettent pas de laisser échapper cette occasion, sans recommander à votre protection le bien-être de l'Eglise catholique dans les états confédérés. Soyez persuadés que, de notre côté, nous nous efforcerons de vous donner dans toutes les occasions toutes les preuves possibles de déférence. Nous prions instamment le dispensateur de tous les biens qu'il répande sur vous la plénitude de ses célestes bénédictions et tout le bonheur parfait que nous vous désirons du fond de notre cœur.

Donné à Rome, près de Sainte-Marie-Majeure, le 17 juin 1846, la première année de notre pontificat.

PIE IX.

Nouvelles de Grèce.

Athènes, 21 juin.

Le sénat a rejeté par 26 voix contre 12 le projet de loi adopté par l'assemblée des députés, relatif aux droits sur l'importation du blé. Toutefois ce rejet n'a aucune importance politique et ne s'explique que par des intérêts de localités malentendus. Les îles ne produisent point de blé ou du moins elles n'en produisent qu'en très-petite quantité; elles le tirent à bon marché d'Odessa.

Dimanche dernier, Mme la duchesse de Plaisance a été attaquée par six individus armés lorsqu'elle se rendait à son château sur le Pentelicon. On la fit descendre de voiture, ainsi que ses gens; on la conduisit près d'une carrière de marbre, qui est dans les environs et on l'y retint jusqu'à ce qu'un de ses domestiques rapportât d'Athènes sur un billet de la duchesse une somme de mille kolonates. Lorsque, sur ces entrefaites, les paysans des villages de Kalandoi et d'Amarocesi, qui avaient eu vent de la chose, arrivèrent sur les lieux, les brigands s'éloignèrent sans faire aucun mal à la duchesse ni à ses gens. Le lendemain, les palefreniers qui ramenaient les chevaux dont le roi s'était servi pendant son voyage, ont été attaqués et dévalisés près de Mégare; on n'a pas touché aux effets du roi. Une bande de brigands forte de 52 hommes, chassée récemment de la Béotie, a tué deux jours plus tard dans une affaire trois gardes et quatre soldats. On vient d'envoyer contre elle le colonel Klimakos avec 50 palikares. Des incidents sont arrivés à propos de l'opposition, qui en combattant que le gouvernement actuel est incapable de gouverner le pays, et prédit l'intervention des puissances protectrices.

Bulletin de l'Algérie.

Les dernières nouvelles vont jusqu'au 30 juin. La colonne expéditionnaire était, le 22 juin, au bivouac de l'Oued-el-Zerga. Le 20, elle a eu à combattre quelques fractions de tribus tunisiennes ayant réuni, sous la conduite de leur Schérif, du kaïd de l'Ourargha et de El-Hasnaoui, plus de quatre cents cavaliers et six cents fantassins environ, convoqués à une espèce de guerre sainte pour enlever le camp des chrétiens. Le général Randon, à la tête de sa cavalerie, par une charge hardie et bien dirigée, sépara les cavaliers ennemis des fantassins; les hussards poursuivirent les premiers, l'espace de cinq lieues, jusque sur le territoire tunisien, où un douar fut rasé; les troupeaux et vingt-cinq chameaux tombèrent au pouvoir des Français.

Pendant que les hussards poursuivaient les cavaliers ennemis, les Spahis, ayant mis pied à terre, combattant corps à corps, mêlé dans la montagne avec les fantassins, pendant plus d'une heure, jusqu'à ce que l'arrivée d'un bataillon de la légion étrangère eût dispersé l'ennemi, poursuivi jusque sur le territoire tunisien; où les Français ont aussi rasé un douar et pris des bestiaux. Les Spahis ont rapporté au camp cinquante fusils arâbes, beaucoup de sabres, de pistolets, de yatagans et de massues ferrées. Les Arabes ont eu plus de cent morts et beaucoup de blessés; parmi ceux-ci il faut compter le schérif. Du côté des français on a eu un homme tué, trois blessés légè-

coins de la boutique et en est d'ordinaire l'ornement le plus précieux. L'encogure qui lui surmonte, garnie de faïence peinte, se découpe en festons et en rocailles, et à quelq. chose de l'aspect des poêles allemands. Le foyer est toujours garni d'une multitude de petites cafetières de cuivre rouge, car il faut faire bouillir une cafetière pour chacun de ces fines-janes grandes comme des coquilles.

Et maintenant voici les almées qui nous apparaissent dans un nuage de poussière et de fumée de tabac. Elles me frappèrent au premier abord par l'éclat des calottes d'or qui surmontaient leur chevelure tressée. Leurs talons qui frappaient le sol, pendant que les bras levés exécutaient la ra-de secousse, faisaient résonner des clochettes et des anneaux; les hanches frémissaient d'un mouvement voluptueux; la taille apparaissait nue sous la mousseline dans l'intervalle de la veste et de la riche ceinture relâchée et tombant très-bas, comme le ceston de Vénus. A peine, au milieu du tournoiement rapide, pouvait-on distinguer les traits de ces séduisantes personnes, dont les doigts agitaient de petites cymbales grandes comme des castagnettes, et qui se démenaient vaillamment aux sons primitifs de la danse et du tambourin. — Il y en avait deux fort belles, à la mine fière, aux yeux arabes animés par le coheh, aux joues pleines et délicates légèrement fardées; mais la troisième, — il faut bien le dire, — traahissait un sexe moins tendre avec une barbe de huit jours: de sorte qu'à bien examiner les choses, et quand, la danse étant finie, il me fut possible de distinguer mieux les traits des deux autres, je ne tardai pas à me convaincre que nous n'avions affaire là qu'à des almées — mâles.

« L'orientale, voilà de tes surprises! et moi j'allais m'enflammer imprudemment pour ces êtres douteux, je me disposais à leur coller sur le front quelques pièces d'or, selon les traditions les plus pures du Levant... On va me tromper, me dit-elle; — je me hâte de faire remarquer qu'il y a des pièces d'or de cinquante centimes jusqu'à cinq francs. C'est naturel, car les plus petites que l'on fait des masques d'or aux danseuses, quand elles ont un pas gracieux elles viennent incliner leur front humide devant les yeux des spectateurs; mais, pour de simples danseurs vêtus en femmes, on peut bien se priver de cette cérémonie en leur jetant quelques parns.

Sérieusement, la morale turque est quelque chose de bien particulier. Il y a peu d'années, les danseuses parcouraient librement la ville, animaient les fêtes publiques et faisaient les délices des casinos et des cafés. Aujourd'hui elles ne peuvent plus se montrer que dans les maisons; et aux fêtes particulières, et les gens scrupuleux trouvent beaucoup plus convenables ces dan-

ment, une dizaine de chevaux morts mais plusieurs par la fatigue. Le 21, après cette brillante affaire, qui fait le plus grand honneur aux troupes de la subdivision, la colonne a campé à Sidi-Jussuf, en pays tunisien.

Le succès de la veille et la leçon qu'avaient reçue les tribus turbulentes ont produit l'effet moral que l'on devait attendre; elles sont frappées d'une terreur salutaire. El-Hasnaoui et le Schérif ont perdu tout leur crédit. La colonne se dirige vers le sud pour compléter quelques mesures prises vis-à-vis des Oyaïa et les Néménchas, qui avaient profité de quelques moments de désorganisation pour s'emparer du Dîhr, leur pays.

Le général Randon a reçu une lettre du consul de Tunis avec la traduction de deux autres écrites par le bey au Kaïa du Kef et aux tribus frontières pour leur défendre de la manière la plus formelle de se mêler des affaires de la guerre, et de recevoir les Oyaïa. Ces lettres n'avaient pas dû arriver à leur destination avant l'affaire du 20.

Nouvelles et faits divers.

Avant-hier matin, un cultivateur de Streefkerk, nommé Guillaume Verduyn a, dans un accès d'aliénation mentale, porté à sa vieille mère, sur la tête, des coups de bâton tellement violents que la mort en est résultée presque instantanément. Ce fait s'est passé dans une prairie où la sexagénaire s'était rendue en compagnie de sa belle-fille, la femme de Verduyn, pour traire les vaches.

Après avoir commis son action atroce, le sieur Verduyn a tenté de tuer de la même manière sa femme, mère de trois enfants en bas âge et qui se trouve en état de grossesse fort avancée; mais il en fut empêché par la résolution et la présence d'esprit d'un voisin, qui, ayant été témoin du fait, avait franchi aussitôt le fossé qui sépare son champ de la prairie de Verduyn, et était encore arrivé à temps pour s'emparer de ce forcené et prévenir une infortune plus grande encore. La justice informe; le meurtrier est arrêté.

— Les fêtes de concours du tir annuel des sociétés d'arbalétriers du Brabant Septentrional et de quelques endroits voisins de la Hollande et de la Gueldre, ont commencé à Bois-le-Duc le 1^{er} de ce mois. Elles ont été encore plus brillantes que les années précédentes. Dans la soirée du 2 le concours s'est terminé et la distribution des prix a eu lieu avec une grande solennité; huit prix avaient été affectés pour récompenser le mérite des vainqueurs; voici les noms des sociétés qui les ont remportés :

1^o Le prix particulier donné par le prince Alexandre et consistant en une arbalète magnifique et deux flèches, par la société de *Freundschaft*, de Stratum.

2^o Le premier prix, la médaille en or, par la société *Harmonie* de Bois-le-Duc.

3^o Le deuxième prix, la médaille en argent, par la société *Honos alit arcum* de Tilbourg.

4^o Le troisième prix, la médaille en bronze, par la société *Uniformitas* de St-Oedenrode.

5^o Le prix des roses, également une médaille en bronze, a été décerné par la voie du sort à la société *Alliance-Union* de Bois-le-Duc, qui avait atteint le même nombre de roses que la société de *Roos* de Tilbourg.

6^o La médaille en bronze accordée chaque année à la société venue de la distance la plus considérable a dû rester cette fois indécise entre les deux sociétés de tir de Bréda.

7^o La médaille en bronze pour la société dont les membres étaient revêtus du plus beau costume, a été adjugée à la société *Guillaume-Tell* de Zalt-Bommel.

8^o Enfin la décoration accordée à l'arbalétrier qui tire le plus grand nombre de points, a été remportée par M. J. P. Verbiest, de la société de *Freundschaft* à Bréda.

— Mlle Rachel, dont la santé a été si brusquement et si violemment troublée par une atteinte de choléra-sporadique, va beaucoup mieux aujourd'hui; il y a lieu d'espérer que la convalescence sera franchie et rapide, s'il ne survient aucun accident.

(Journal de Lille.)

— Plusieurs théâtres de Paris, ont fait relâche samedi et dimanche, à cause de la grande chaleur. La Porte St-Martin a pris pour prétexte les répétitions d'un drame, *Le docteur Noir*, dont le principal rôle sera rempli par Frédéric Lemaître. L'Ambigu-Comique avait annoncé un nouvel ouvrage: *Londres*, précédé d'un prologue intitulé: *les Ouvriers de la Cité*. La représentation a été remise sous prétexte de l'indisposition subite d'un de ses pensionnaires.

— Le 28 juin, la principauté de Lichtenstein a été le théâtre d'un affreux malheur. Le Rhin, dont les eaux étaient extrêmement hautes, s'est

précipité dans les vallées fertiles au-dessus de la ville de Vaduz, et a pris son cours vers cette dernière ville sur une largeur de 200 toises; actuellement, il coule près de Scham et de Nendeln, et se jette en partie dans l'Ill à Tosters, près Feldkirch, en partie à Bendern, dans l'ancien lit du Rhin. Sur la rive droite, le Rhin ne forme qu'un lac; tous les champs jusqu'à la montagne sont détruits. De tous côtés on s'empresse de venir au secours des malheureuses victimes de ce sinistre, et de prendre toutes les mesures possibles pour prévenir de nouveaux désastres. L'ancien lit du fleuve depuis Sevelen jusqu'au confluent de l'Ill dans le Rhin, est complètement à sec.

— Aucune planète n'était depuis longtemps visible, le soir, sur notre horizon, si ce n'est Saturne, qui se lève aujourd'hui à 10 heures 22 minutes, mais dont la lune affaiblit beaucoup l'éclat. Bientôt cette planète paraîtra tous les soirs, à l'Est, dans la brillante constellation du versseau. Elle se couche un peu après 9 heures, et l'on ne peut l'apercevoir à cause des vapeurs de l'horizon. Lundi, Jupiter et Vénus étaient en conjonction. Ils passeront au méridien presque en même temps; Jupiter y arrivera le premier, à 9 heures 15 minutes 30 secondes du matin, et Vénus, 30 secondes après. La distance entre les deux astres n'est que de 1 degré 22 minutes 15 secondes, Jupiter ayant alors 20 degrés 30 minutes 15 secondes d'inclinaison boréale, et Vénus, 19 degrés 8 minutes.

— Une jeune cantratrice du théâtre allemand de Pesth, Mlle Palowski, venant de se marier, le directeur de ce théâtre, M. Forst, la fit assigner devant le tribunal civil pour faire résilier son engagement; et, à l'appui de cette demande, il alléguait qu'en engageant Mlle Palowski, il n'avait nullement entendu attacher à son théâtre une femme mariée. Cet étrange moyen a été accueilli par le tribunal, qui, attendu que Mlle Palowski (le mari de la jeune artiste porte le même nom de famille qu'elle) ne peut être regardée, sous le rapport civil, comme étant la même personne que Mlle Palowski, a déclaré l'engagement résilié. Mme Palowski a interjeté appel de ce jugement.

— *L'Imparcial* de Madrid assure qu'une femme de 70 ans vient d'accoucher de deux enfants jumeaux.

— *Un fils de Napoléon*. — Une fatalité impitoyable semble poursuivre Napoléon dans tout ce qui lui survit. Depuis quinze ans, les journaux français ont, à plusieurs reprises, parlé d'un comte Léon, notoirement connu pour le fils de Napoléon. Le comte Léon vient figurer devant les tribunaux, assignant sa mère, la comtesse de Luxbourg, à lui payer une pension alimentaire; la comtesse de Luxbourg répondait à cette demande en niant la maternité ou du moins en soutenant subsidiairement que le comte Léon était un enfant adultérin. Voici comment, devant la cour royale de Paris, les faits ont été exposés par le ministère public :

« Le 13 décembre 1806, rue de la Victoire, dans la maison d'où le général Bonaparte partit, pour accomplir le coup d'état du 18 brumaire, naquit un enfant dont la vie fut longtemps un mystère, mais qui, dès son berceau, fut entouré des soins les plus tendres, de la protection la plus puissante: cet enfant est aujourd'hui le comte Léon, qui s'adresse à la justice pour obtenir des aliments, et qui les demande à la comtesse de Luxbourg, en déclarant qu'il est son fils. Mme de Luxbourg repousse la demande du comte Léon, en affirmant qu'elle n'est point sa mère. Cette question de filiation est à elle seule tout le procès.

Suivant un acte de naissance, le comte Léon est né d'Eléonore Denuelle et de père absent. Néanmoins, il reçut dès sa naissance une dot qui lui garantissait un brillant avenir; il fut gratifié de 36 à 40,000 livres de rente.

Encore à la mamelle, la famille impériale lui témoigna le plus vif intérêt; avec sa nourrice, il était admis dans les boudoirs de l'Élysée et y recevait les caresses de la princesse Caroline, sœur de Napoléon. Plus tard, en 1812, il recevait pour tuteur M. Mauvière, beau-père de M. de Ménéval, secrétaire de l'empereur.

L'œil puissant qui veillait sur l'existence et sur l'éducation du comte Léon ne l'a perdu de vue qu'à l'heure de la mort. L'empire était tombé, Napoléon agonisait à Sainte-Hélène, quand, à la date du 24 avril 1821, par un sublime effort, il rédigeait, de sa propre main, l'acte de ses dernières volontés. Deux codicilles, ajoutés à son testament, furent, pour lui, l'accomplissement d'un devoir; il l'a déclaré lui-même, et il espérait encore être obéi en les écrivant. Ainsi, à toutes les époques de sa vie, le comte Léon fut traité avec intérêt et avec égard par les plus hauts personnages de l'époque impériale. Nous avons sous les yeux des lettres du prince Louis, du roi Joseph, du cardinal Fesch, du général Bertrand, témoignage de cette sollicitude de l'empereur, qui s'occupait même de l'avenir du jeune comte, et semblait avoir désigné sa carrière.

Qu'il nous soit permis d'exprimer un regret. M. le comte Léon est aujourd'hui dans la détresse; les legs indignés sur l'impératrice et sur le prince Eugène n'ont pas été recouvrés, et les 40,000 fr. de rente inscrits au jour de sa naissance ont été totalement dissipés. Pourquoi fait-il qu'avec de tels éléments de succès, il n'ait pas obéi aux conseils qu'il avait reçus, pour profiter de l'âge de sa jeunesse et de son génie et de son génie? Pourquoi, au lieu de se livrer à des spéculations de fortune, et de bonheur, mais un devoir impérieux et sacré; et comment est-il tombé dans la position cruelle où il se trouve? Malheureusement, il n'a pas compris, dans sa jeunesse, tous les dangers auxquels sont exposés cet état dont l'existence est trop bien garantie et les points Léon, d'illusions en illusions, d'erreurs en erreurs, victime de ses écarts, victime peut-être de trop de vanité, est réduit aujourd'hui à recevoir son pain de la bienfaisance de quelques vieux amis.

Dans cette condition déplorable, il fait appel aux liens du sang et doit les prouver. Permettez-nous, puisqu'ils sont contestés, de vous faire connaître Mme de Luxbourg, avant de nous expliquer sur sa défense.

Louise-Catherine-Eléonore Denuelle de Lapaigne était née de parents pauvres, et fut élevée à Saint-Germain, dans la maison de Mme Campan. A 15 ans

vous avez regardé chez elle. — Mais je ne l'ai pas vue... malheureusement. — Elle vous a vu, elle, cela suffit. — Et quel âge a-t-elle, cette dame? Oh! c'est une veuve; elle a bien cinquante ans.

Cela me parut si ridicule, que j'enlevai et jetai au dehors les olives dont on commençait à entourer la terrasse; les ouvriers surpris se retirèrent sans rien dire, car personne au Caire, à moins d'être de race turque, n'oserait résister à un Franc. Le drogman et le juif secoururent la tête sans trop se prononcer. — Je fis monter les cuisiniers, et je repris celui d'entre eux qui me parut le plus intelligent. C'était un Arabe à l'œil noir, qui s'appela Mustafà; il parut très satisfait d'une piastre et demie par journée que je lui fis promettre. Un des autres s'offrit à l'aider pour une piastre seulement; je ne jugeai pas à propos d'augmenter à ce point mon train de maison.

Je commençais à causer avec le juif, qui me développait ses idées sur la culture des muriers et l'élève des vers à soie, lorsqu'un frappa à la porte. C'était le vieux cheick qui ramenait ses ouvriers. Il me fit dire que je le compromettais dans sa place, que je reconnais mal sa complaisance de m'avoir loué la maison. Il ajouta que la *haboub* était furieuse surtout de ce que j'avais jeté dans son jardin les olives posées sur ma terrasse, et qu'elle pourrait bien se plandre au cadî.

J'entrevis une série de désagréments, et je tâchai de m'excuser sur mon ignorance des usages, l'assurant que je n'avais rien vu ni pu voir chez cette dame, ayant la vue très basse... — Vous comprenez, me dit-il encore, combien l'on craint ici qu'un œil indiscret ne pénètre dans l'intérieur des jardins et des cours, puisque l'on choisit toujours des vieillards aveugles pour annoncer la prière du haut des minarets. — Je savais cela, lui dis-je. — Il conviendrait, ajouta-t-il, que votre femme fit une visite à la *haboub*, et lui portât quelque présent, un mouchoir, une bagatelle... Mais vous avez repris, je suis très embarrassé, que jusqu'ici...

— *Machallah!* s'écria-t-il en se frappant la tête, je n'y songeais plus! Ah! quelle fatalité d'avoir des *frengues* dans ce quartier! Je vous avais donné huit jours pour suivre la loi. Faisiez-vous musulman, un homme qui n'a pas de femme ne peut habiter qu'à l'*ohel* (khan ou caravansérail); vous ne pouvez pas rester ici.

Je le calmai de mon mieux; je lui représentai que j'avais encore deux jours sur ceux qu'il m'avait accordés; au fond, je voulais gagner du temps et m'assurer s'il n'y avait pas dans tout cela quelque supercherie tendant à obtenir une somme en sus de mon loyer payé d'avance. Aussi pris-je, après le départ du cheick, la résolution d'aller trouver le consul de France.

(La suite à demain.)

ses d'hommes aux traits efféminés, aux longs cheveux, dont les bras, la taille et le col nu parodiaient si déplorablement les attraits demi-voilés des danseuses égyptiennes.

J'ai parlé de ces dernières sous le nom d'almées en égard, pour être plus clair, au préjugé européen. Les danseuses s'appellent *ghawâsies*; les almées sont des chanteuses; — le pluriel de ce mot se prononce *oualems*, ce qui peut bien avoir fourni le terme connu de *goualeuses* à cette vieille langue argotique puisée aux sources de l'Égypte et de la Bohême. Quant aux danseurs autorisés par la morale musulmane, ils s'appellent *khawals*.

En sortant du café, je traversai de nouveau l'étroite rue qui conduit au bazar franc pour entrer dans l'impassée Waghorn et gagner le jardin de Rosette. Des marchands d'habits m'entourèrent, étalant sous mes yeux les plus riches costumes brodés, des ceintures de drap d'or, des armes incrustées d'argent, des tarbouchs garnis d'un flot soyeux à la mode de Constantinople, choses fort séduisantes qui excitent chez l'homme un sentiment de coquetterie tout féminin. Si j'avais pu me regarder dans les miroirs du café, qui n'existaient, hélas! qu'en peinture, j'aurais pris plaisir à essayer quelques-uns de ces costumes, — mais assurément je ne veux pas tarder à prendre l'habit oriental. Avant tout, il faut songer encore à constituer mon intérieur.

IV. — LA KHANOUN.

Je restais chez moi plein de ces réflexions, ayant depuis long-temps renvoyé le drogman pour m'y attendre, car je commence à ne plus me perdre dans les rues; je trouvais la maison pleine de monde. Il y avait d'abord des cuisiniers envoyés par M. Jean, qui fumaient tranquillement sous le vestibule, où ils s'étaient fait servir du café; puis le juif Youssef, au premier étage, se livrant aux délices du narghilé, et d'autres gens encore menant grand bruit sur la terrasse. Je revéillai le drogman, qui faisait son *kef* (sa sieste) dans la chambre du fond. Il s'écria comme un homme au désespoir: — Je vous l'avais bien dit ce matin! — Mais quoi? — Que vous aviez tort de rester sur votre terrasse. — Vous m'avez dit qu'il était bon de m'y monter que la nuit pour ne pas inquiéter les voisins. — Et vous y êtes resté jusqu'après le soleil levé. — Eh bien? — Eh bien! il y a là-haut des ouvriers qui travaillent à vos frais et que le cheik du quartier a envoyés depuis une heure.

Je trouvai en effet des treillageurs qui travaillaient à boucher la vue de tout un côté de la terrasse. — De ce côté, me dit Abdallah, est le jardin d'une *khanoun* (dame principale d'une maison) qui s'est plainte de ce que

et demi, en 1805, elle épousa un sieur Revel, ancien officier de dragons, qui fut bientôt condamné à dix ans de prison pour faux en écriture privée.
Le 11 avril 1806, sur la demande de Mme Revel, son divorce fut prononcé. Elle était alors lectrice de Mme Murat.
Deux ans plus tard, dans le cours de 1808, le comte Léon étant déjà né, Mme Revel convola en secondes noces, et épousa le sieur Augier de la Sausseye, lieutenant d'infanterie.
Aucun enfant n'a reçu le jour de ce second mariage, et vers la fin de décembre 1812, Augier de la Sausseye est mort à l'hôpital de Marienbourg pendant la retraite de Russie.
Dès le 25 mai 1814, Mme de la Sausseye croyait en être sûre, car à cette époque elle a contracté une troisième union; son mariage avec M. le comte de Luxembourg a été célébré à Secrénheim, près Manheim, suivant le rite protestant, et nous avons entre les mains l'acte même de cette célébration.
Sans en avoir connu personnellement, vous n'ignorez pas, messieurs, les procès qui ont surgi plus tard entre N. le comte Léon et Mme la comtesse de Luxembourg; l'action que M. Léon a eu le tort de former en police correctionnelle, le désistement qu'il a donné de cette action, et enfin le procès civil qu'il a intenté pour se faire déclarer nu-propiétaire de la rente de 22,000 fr.
Au cours de ce dernier procès, une transaction intervenue entre M. Léon et Mme de Luxembourg, avait été déposée chez M. Casimir Noël, notaire, mais cette transaction n'étant pas revêtue du consentement de M. de Luxembourg, qui n'a pas voulu la ratifier, la cour royale ne pouvait avoir aucun égard à cet acte et, trouvant la demande du comte Léon dénuée d'autres preuves, a repoussé ses prétentions et maintenu la comtesse de Luxembourg en possession et jouissance des 22,000 fr. de rentes perpétuelles. Elle est donc restée riche, et son adversaire n'a plus rien.
La cour a condamné la comtesse de Luxembourg à payer au comte Léon une pension alimentaire de 4,000 fr.

VARIÉTÉS.

ILLUSTRATIONS SCIENTIFIQUES.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

(Suite. — Voir notre n° d'hier.)

Pourtant M. Faye nous permettra de lui adresser quelques observations. Tout en conservant à l'ouvrage qu'il veut faire passer dans une autre langue sa forme et son caractère primitifs, le traducteur doit autant que possible l'approprier au génie du peuple pour lequel il traduit. Or, les lecteurs français n'aiment guère à suivre un auteur qui ne laisse à leur intelligence ni trêve ni repos. *Cosmos*, écrit d'un bout à l'autre sans divisions aucunes, présente quelque peu cet inconvénient; de plus, un même alinéa réunit parfois des idées très différentes, et de là résulte la nécessité d'une tension d'esprit continuelle et fatigante, surtout pour les personnes peu familières avec les faits ou les idées scientifiques. Ces défauts, qui n'existent peut-être pas pour les lecteurs allemands, moins désireux que nous de précision et de netteté, disparaîtraient facilement, ce nous semble, par l'introduction de quelques têtes de chapitre, par quelques coupes ménagées dans le texte, par quelques résumés indiquant, pour ainsi dire, le chemin déjà parcouru. M. de Humboldt laisserait certainement à son traducteur toute liberté à un traducteur qui a voulu nous offrir un ouvrage intéressant, et nous ne pouvons que louer les notices scientifiques publiées par M. Arago, et qui, depuis quelques années, ont rendu populaire l'*Annuaire du Bureau des Longitudes*.

Après avoir exprimé ces regrets qui, comme on a pu le voir, s'adressent bien plus à la forme qu'au fond de *Cosmos*, examinons le livre en lui-même, et constatons d'abord une fois de plus que M. de Humboldt a su montrer ici, comme pendant toute sa vie, autant de noblesse de caractère que de savoir. Embrassant pour ainsi dire l'ensemble de nos connaissances, il a dû faire de nombreux emprunts aux travaux d'autrui, et la plus généreuse loyauté l'a toujours guidé dans cette tâche délicate. Voyageur éminent, il semble prendre plaisir à s'effacer devant ses confrères, et les noms de Ross, de Franklin, de Burnes, de Darwin, reviennent à chaque instant sous sa plume. Russes, Anglais, Français, Suédois, Allemands, sont cités dans le texte et dans les notes avec une égale impartialité, avec cette même justice que l'auteur trouve à donner des éloges mérités. Sans doute l'illustre enfant de l'Allemagne n'a pu échapper complètement aux préoccupations de la nationalité, sans doute il est heureux d'avoir à nommer de préférence ses propres compatriotes; mais si nous avons pu désirer avec juste raison de rencontrer dans son livre le nom de M. Duperrey à propos des phénomènes magnétiques, si surtout le nom et les idées de M. Elie de Beaumont nous semblent occuper trop peu de place dans la partie géologique de *Cosmos*, nous n'en devons pas moins reconnaître que M. de Humboldt a montré un esprit de justice que les savants étrangers et surtout les savants français ne trouvent pas toujours chez leurs confrères d'outre-Rhin.

Malgré le témoignage de sa vie entière, M. de Humboldt, en publiant son essai de cosmographie, semble avoir redouté de le voir accueilli avec quelque défiance. Depuis le commencement de ce siècle, l'Allemagne a enfanté bien des rêveries scientifiques, et si, grâce aux efforts de quelques esprits d'élite qui ont exercé sur les jeunes générations la plus heureuse influence, elle paraît vouloir renoncer bientôt à des systèmes qui rappellent le moyen-âge, il n'en est pas moins vrai que l'auteur de *Cosmos* pouvait craindre d'avoir à lutter contre des préventions factieuses. Aussi fait-il dès l'abord sa profession de foi. Il déclare ne vouloir prendre pour guide que l'empirisme. Il se défend avec une modestie quelque peu railleuse d'avoir la prétention de marcher sur les traces de ces esprits supérieurs qui ont en se construisant un système entier sur des *a priori*, des nombres et des formules. Nous faisons des vœux sincères pour que la parole de M. de Humboldt soit entendue, pour que l'autorité de son jugement porte le dernier coup à cette école des *philosophes de la nature*, déjà grandement ébranlée par l'école positive et expérimentale des Müller et des Ehrenberg, et dont on peut juger les tendances d'après cette exclamation d'un de ses illustres fondateurs, qui, arrêté devant une maison en construction, s'écriait avec colère: « Comment est-il possible que des hommes bâtissent des maisons à quatre étages, eux qui n'en ont que trois: la tête, le corps et les jambes! »

En rejetant ces conceptions purement idéales qui nous égarent dans des espaces inconnus, l'empirisme nous ramène à la vue d'ensemble et se borne à constater, non certes, là où il n'y a point d'idée générale, il ne s'agit que de la coordination ni par conséquent de progrès sur elle-même, qui embrasse tous ou presque tous les faits connus, et qui, avec reconnaissance,

Fût-elle fautive, elle n'en rendra pas moins d'immenses services, elle aura joué pendant un temps plus ou moins long le rôle d'une vérité. La chimie, cette science si positive, où tout se voit, se touche et se pèse, nous offre à cet égard un exemple des plus frappants. A quoi lui servirent pendant des siècles les efforts de ses initiés, les veilles de ses alchimistes? A découvrir quelques phénomènes que rien n'unissait, à entasser un certain nombre de recettes obscures qu'il fallait retenir isolément. Au milieu de cette agitation stérile et désordonnée, Stahl lance sa théorie du phlogistique, et soudain tout se coordonne; les idées enfantent les idées, les faits se multiplient et viennent prendre une place assignée d'avance. En quelques années, un édifice majestueux s'élève là où n'existait naguère qu'un amas confus de matériaux. Pendant près d'un siècle, le phlogistique suffit à tous les besoins, à tous les progrès de la science, et pourtant cette doctrine était fautive de tout au tout. Dans les réactions chimiques où elle voyait une soustraction, c'était en réalité une addition qui s'opérait, et réciproquement. La balance démontra à la fois ce fait et l'erreur de Stahl; mais la théorie de ce grand homme n'en avait pas moins fait faire à la chimie de véritables pas de géant: elle avait enfanté Berthollet, Scheele et Priestley; elle avait rendu possible Lavoisier.

Tout en restant sévère pour les théoriciens, gardons-nous donc de repousser d'une manière absolue les hommes à l'imagination ardente qui, dans leurs courses aventureuses, peuvent passer à côté du vrai, mais qui par cela même nous en rapprochent souvent. Demandons-leur de rester fidèles aux principes de la science moderne, de chercher leur point de départ dans l'expérience et l'observation, de ne jamais méconnaître l'autorité toute puissante des faits; mais, à ces conditions, encourageons leurs efforts, bien loin de les blâmer. Sans eux, les sciences seraient encore dans l'enfance; sans eux, elles seraient bientôt condamnées à l'immobilité. Quelque hardie que puisse nous paraître une idée, accueillons-la, examinons-la sérieusement toutes les fois qu'elle tend à éclairer quelques-unes de ces questions ardues dont la solution immédiate est impossible, à établir un lien entre des phénomènes éloignés et jusqu'à ce jour sans rapport apparent. Agir autrement, ce serait vouloir étouffer l'une des plus belles et des plus puissantes facultés de l'intelligence humaine, ce serait couper les ailes au génie.

Dès le début de son livre, M. de Humboldt s'est vu forcé d'agir conformément aux idées que nous venons d'énoncer. *Cosmos* devait présenter le tableau de l'univers. Pour ne pas amoindrir son sujet, c'était le ciel lui-même que l'auteur avait à décrire tout d'abord. Notre système particulier, malgré son importance relative, devenait dès-lors un simple détail de l'ensemble. Notre soleil, avec son cortège de planètes et de satellites, n'était plus qu'une de ces étoiles dont les innombrables phalanges étincellent sur nos têtes, ou se cachent dans les profondeurs incommesurables de l'immensité. On le voit, M. de Humboldt se trouvait aux prises avec la branche des sciences humaines dont les progrès sont nécessairement les plus lents. Si l'astronomie mathématique est sans contredit la plus achevée de nos sciences; si grâce au génie de Newton, aux recherches des géomètres, à la perfection des instruments et des méthodes d'observation, elle

semble avoir dépassé les limites de l'humanité, elle ne nous enlève pas les corps célestes et nous étonne tous les jours par l'exactitude rigoureuse de ses résultats, il n'en est pas de même de l'astronomie physique. Entre nous et ces mondes qui gravitent dans l'espace, il y a des intervalles dont l'esprit humain ne peut se faire une idée qu'en ayant recours à des moyens détournés. La lumière parcourt 77 mille lieues par seconde, et, malgré cette rapidité prodigieuse de transmission, les ondes lumineuses s'arrêtent de trois étoiles dont on a pu mesurer l'éloignement, mettent environ 3 ans, 9 1/4 ans et 12 ans pour arriver jusqu'à nos yeux. L'imagination recule à la pensée de ces distances où les lieues ne se comptent plus par milliers, mais par millions de millions, et cependant la science a su les franchir, elle a osé demander à ces abîmes sans fin le secret de la formation des mondes.

William Herschell, un des savants modernes à qui l'astronomie physique doit ses plus remarquables progrès, a franchement abordé le problème. Armé du télescope le plus puissant qu'on eût exécuté jusqu'à lui, il a mesuré les dimensions de l'espace où sont répandues nos étoiles fixes, reconnu la forme lenticulaire que présente leur ensemble, et portant ses regards au-delà des cieux de la terre, si l'on peut s'exprimer ainsi, il a rendu probable l'existence d'autres systèmes analogues, découvert d'autres firmaments. Au milieu de ces corps étincelant de leur propre lumière, et que nous apercevons à la vue simple ou à l'aide de nos instruments, il a reconnu ou précisé mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, des différences remarquables. Il a distingué les *étoiles proprement dites*, véritables soleils sans doute très-semblables à celui qui nous éclaire; les *nébuleuses planétaires*, corps gigantesques dont le diamètre probable est de plusieurs milliers de millions de lieues et dont la lumière est pourtant de beaucoup moindre que celle de notre soleil; les *nébuleuses stellaires*, dont le noyau brillant est entouré par une sorte d'atmosphère lumineuse à contours plus ou moins précis; les *nébuleuses réductibles*, amas innombrables d'étoiles groupées dans un espace limité, et qui demandent, pour être isolées et distinguées les unes des autres, l'emploi des plus forts instruments; enfin les *nébuleuses irréductibles*, objets étranges qui ont l'aspect d'une nébulosité phosphorescente et présentent tantôt les contours irréguliers et indécis d'un nuage déchiré par le vent, tantôt l'aspect d'une sphère ou d'un ellipsoïde plus ou moins allongé dont l'éclat irait en croissant de la circonférence au centre.

Selon William Herschell, les corps dont nous venons d'indiquer les caractères présenteraient les phases successives de la formation des astres. La matière cosmique répandue dans l'univers, obéissant aux lois de la gravitation, tendrait à se concentrer progressivement et à donner naissance à des masses tantôt isolées, tantôt groupées et réunies en systèmes, dont les parties seraient plus ou moins dépendantes les unes des autres. De ces dispositions variées, du plus ou moins de concentration de ces masses, dépendraient les apparences diverses qu'offrent à nos regards les nébuleuses irréductibles, ou réductibles, stellaires ou planétaires, et les étoiles proprement dites. Notre soleil, les planètes qui l'accompagnent et notre terre elle-même n'auraient point d'autre origine et résulteraient également de la condensation d'une matière élémentaire dont les molécules, primitivement disséminées et libres, s'étendaient bien au-delà de l'espace où se meut aujourd'hui leur système tout entier.

Telle est, en résumé, la célèbre conception d'Herschell con-

nue sous le nom de *théorie nébulaire* (*nebular theory*). Quelques hasards qu'elle puisse paraître au premier coup d'œil n'oublions pas qu'elle s'appuie sur un nombre immense d'observations faites, pendant une longue suite d'années, avec une rare et consciencieuse persévérance. Reconnaissons de plus qu'elle est jusqu'à ce jour la seule qui explique et enchaîne d'une manière plausible bien des faits incontestables qui, sans elle, restent entièrement isolés et sans signification. A ces divers titres, donnons-lui droit de cité dans la science, au moins comme à une de ces théories flottantes dont Bacon, cet apôtre de l'expérience et de l'observation positive, reconnaissait lui-même l'utilité.

Faisons remarquer d'ailleurs que les idées d'Herschell semblent avoir reçu dans ces dernières années une confirmation bien inattendue. Une des conséquences de la théorie nébulaire devait être de faire regarder la composition des corps appartenant à un même système comme probablement très-semblable. Le mode de groupement des éléments pouvait sans doute varier, mais ces éléments eux-mêmes paraissent devoir être identiques. Eh bien! l'expérience, confirmant ces prévisions, semble démontrer qu'il en est ainsi. Tous nos lecteurs connaissent au moins de réputation ces masses de pierre ou de fer qui, pour employer l'expression vulgaire, tombent du ciel, et traversent notre atmosphère au milieu de détonations semblables à des coups de tonnerre, ou avec un bruissement comparable à celui d'un char roulant sur le pavé. Longtemps les savants, égarés par des opinions préconçues, et confondant la chute des aéroolithes avec les phénomènes de l'électricité, refusèrent de croire aux preuves les plus concluantes, et nièrent l'existence de ces corps. En 1768, l'illustre et malheureux Lavoisier, après avoir analysé l'aéroliithe de Lucé, ne voyait dans cette masse météorique autre chose qu'un grès pyriteux frappé par la foudre. Trente ans après, Vauquelin osa, pour la première fois, déclarer en pleine académie que les pierres de Bénarès n'appartenaient pas à notre globe, et étaient réellement tombées du ciel, mais il se heurta encore bien des incrédules, et il fallut qu'en 1803 une véritable grêle de pierres vint, à trente lieues de Paris, tomber sur une commune de Normandie: il fallut que M. Biot, envoyé par l'Académie des Sciences, fit sur cet événement un rapport des plus détaillés, pour convaincre enfin le monde savant de la réalité du phénomène. (La suite à demain.)

ANNONCES.

CORS AUX PIEDS.

Le Tuffetas gommé de Paul Gage, est le seul qui en détruit la racine en quelques jours, sans douleur, ainsi que les oignons et durillons. — Dépôt: La Haye, chez M. SACK, négociant.

NAVIGATION DES PYROSCAPHES

ENTRE

Amsterdam et Hambourg.

DÉPARTS:

d'Amsterdam, le 5, 10, 15, 20, 25 et 30
de Hambourg, le 5, 10, 15, 20, 25 et 30 } de chaque mois.

Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 7 Juillet.

	Int.	COURS 6 juill.	OUVERT.	FERMÉ.
Dette active	2	61	60 1/2	60 1/2
Dito dito	3	72 1/2	72 1/2	72 1/2
Dito en liquidation	3	72 1/2	72 1/2	72 1/2
Dito dito	4	94 1/2	94 1/2	94 1/2
Dito des Indes	4	94 1/2	94 1/2	94 1/2
Pays-Bas				
Syndicat	4	—	—	—
Dito	3	—	89 1/2	—
Société de Commerce	4	175 1/2	175 1/2	175 1/2
Act. du lac de Harlem	5	—	—	—
Chem. de fer du Rhin	4	—	111 1/2	—
Act. du Chemin de fer Holland.	4	—	—	—
Oblig. Hope & C. 1798 & 1816	5	—	107 1/2	—
Dito dito 1828 & 1829	5	—	105 1/2	—
Inscript. au Grand Livre	6	—	—	—
Russie				
Certificats au dit	6	—	72 1/2	—
Dito inscriptions 1831 & 1833	5	—	97 1/2	—
Emprunt de 1840	4	—	90 1/2	—
Id. chez Stieglitz et Comp.	5	—	89 1/2	—
Passive	—	—	—	—
Dette différée à Paris	—	—	—	—
Espagne				
Deferred	—	—	—	—
Ardoins	5	—	18 1/2	—
Dito	3	—	37 1/2	—
Coupons Ardoins	—	—	18 1/2	—
Obligations Goll. & Comp.	5	—	—	—
Autriche				
Dito métalliques	5	—	—	—
Dito dito	2 1/2	—	—	—
France				
Inscriptions au Grand-Livre	3	—	—	—
Pologne				
Actions 1836	7	—	—	—
(Emprunt à Londres 1839	—	—	—	—
Bresil				
id. id. 1843	3	50 1/2	50 1/2	50 1/2
Portugal				
Obligations à Londres	3	50 1/2	50 1/2	50 1/2

Bourse de Paris du 6 Juillet.

	Int.	COURS 5 juillet	OUVERT.	FERMÉ.
France				
Cinq pour cent	—	—	121 65	—
Trois pour cent	—	—	83 30	—
Emprunt Ardoins	—	—	—	—
Espagne				
Anc. différée	—	—	—	—
Nouv. dito	—	—	—	—
Passive	—	—	—	—
Naples				
Certificats Falconet	—	—	—	—
Pays-Bas				
Dette active	2 1/2	—	—	—
Dette active	5	—	—	—
Belgique				
Dito	—	—	—	—
Banque belge	—	—	—	—
États-Unis				
Obligations de la Banque	—	—	—	—

Bourse d'Amsterdam 7 Juillet.

Métalliques 5 % . — Naples, Espagne, Ard., 5 % 19 1/2 . — Dette différée ancienne 5 % . — Passive 5 % . — Actions de Hesse 61. — Cours après la Bourse (2 1/2 heures). Ardouins sans variation.

LA HAYE, chez Léopold Loebenbergh, Lage Nieuwstraat.
Dépôt général à Amsterdam chez M. Schooneveld et Fica;
Bours teeg; et à Rotterdam, chez S. van Rixenburg, Hoofden.